

Ignacio Gárate-Martínez, *Guérir ou désirer. Petits propos de psychanalyse vivante*

Paris, Éditions Michalon, coll. « encre marine », 2007, 194 p.

Josette Zoueïn

DANS **CHE VUOI ?** 2008/1 (N° 29), PAGES 223 À 226

ÉDITIONS **L'HARMATTAN**

ISSN 0994-2424

ISBN 9782296057890

DOI 10.3917/chev.029.0223

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2008-1-page-223.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Ignacio Gárate-Martínez

Guérir ou désirer

Petits propos de psychanalyse vivante

Paris, Éditions Michalon, coll. « encre marine », 2007, 194 p.

Josette Zoueïn

Il est des livres dont le sujet traverse l'espace à la vitesse de l'éclair. Sinon, comment écrire quand il s'agit de réveiller cette « simplicité psychologique » qui tend à effacer « les contradictions et les ambiguïtés du désir humain » (p. 17) ? L'ouvrage d'I. Gárate-Martínez est un acte poétique, un mouvement de *duende*¹ qui prélève à vif dans une fable philosophique un personnage de roman, ou dans la vie de « tante Paulina », ce qui fait le fonds d'une expérience humaine. Des notes de vie ou des figures cliniques soulignent l'indispensable de l'amour, de la souffrance, des joies ou des malheurs. Car « jouer sa vie » est bien ce qui se passe en analyse. Il y faut d'une lame signifiante trancher dans cette pensée d'obscur platitude. Il y faut de la poésie, celle d'Otero « qui a ouvert le balcon de mon regard à la capacité d'indignation », celle aussi de Machado, Garcia Lorca et Miguel Hernandez. « J'y ai rencontré le désir de guetter en moi cette présence du féminin qui me permettrait de ressentir cette haleine si douce qui se glisse par le glacis du cou vers mon épaule, absence d'une voix, sonore à peine, qui me transperce, me parcourt, m'assoiffe [...]. C'est dans le dire poétique et les jaculations mystiques que s'est ouvert en moi un chemin pour la psychanalyse » (p. 43).

L'ouvrage s'adresse au Hamlet² des temps modernes, aux pouvoirs qui tentent de soumettre la psychanalyse au pas de l'insanité gestionnaire. Entre *guérir ou désirer ? – that is the question* (p. 117) – I. Gárate-Martínez écrit que la vocation de la psychanalyse est de « psychanalyser »³. Le verbe ainsi rejoint son actualité, la substance son objet, l'auteur son désir. L'on doit à Freud d'avoir fait don aux humains d'un acte inédit qui traite de la psyché à sa juste mesure. Si *guérir* à suivre le dicton est de surcroît, *désirer* plus que jamais est de

toute urgence. « Notre société a peur du désir et s'enferme dans un idéal prophylactique qui cache mal sa dépression et l'emprise de la pulsion de mort » (p. 53-54). Psychanalyser, et pourquoi pas psyllacaniser... la série n'est pas prête de s'arrêter à l'anagramme, un facteur *psy* à chaque analysant qui s'y autorise...

« Parce que la psychanalyse vise, au-delà de l'emploi des mots, une autre lumière entraperçue et déjà absente » (p. 41), la mondialisation et la globalisation ne nous épargneront pas pour autant le libéralisme des concepts. « Transformer le mal à dire en handicap, nouvelle forme de stigmaté, est une politique libérale parce qu'éminemment rentable » (p. 55) qui précipite la souffrance dans une société de la « dégénérescence », et qui opère du même coup une mutation des concepts. Polysémie, où est ta mémoire ? Les mots ne sont-ils plus des enveloppes ouvertes ? L'économie psychique doit-elle dorénavant suivre l'économie politique, sans offre de transfert ? Le terme de *psychothérapie* « englobe tout autant le soin pharmacologique de contention des psychoses par des substances neuroleptiques, que le projet institutionnel de retour à la scène sociale » (p. 97). Les institutions médico-sociales, lieu de l'interdit de l'inceste, se reconnaissent à l'heure actuelle par une fusion langagière terme à terme ; les maîtres-mots tels que l'uniformisation, la mutualisation ou l'homogénéisation, issus de la morale de l'entreprise, « gèrent » pour soi-disant mieux « fonctionner », faisant fi au quotidien de la fonction comme telle.

La globalisation est devenue le signe d'une certaine décadence, d'une atteinte de la langue⁴. Il ne s'agit plus dans l'acte de nommer d'attribuer un nom à une chose, mais d'une opération qu'on pourrait qualifier de « nommage », une forme d'involution proprement dite du langage qui passe outre l'altérité entre un mot et un autre ; altérité qui signe habituellement sa vérité. Coûtant moins cher à la pensée, les mots se contractent sous l'égide d'un modèle pharmaceutique qui est le modèle « générique ». Ignacio Gárate-Martínez ne peut dès lors que prendre la voix du *duende* pour nous faire entendre l'indignation qui le gagne quant à l'économie des termes. Lorsque pour la psychanalyse la lumière n'éclaire pas, elle sépare ; la parole ne pense pas, elle entame ; l'objet ne comble pas mais produit son vide ; le *duende* est son rythme, son style et son éthique. « Comme un pouls qui frappe les ténèbres »⁵. À une science mortifère, à « l'asepsie envahissante », l'auteur oppose la reconnaissance de la souffrance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort.

La psychanalyse a certes gagné une bataille importante contre l'ingérence de l'État dans les associations psychanalytiques depuis l'amendement Accoyer, mais le pouvoir n'aura de cesse de vouloir annuler plus avant et sournoisement toute subjectivité hors gestion,

en attaquant son fondement même. De la parole « destituée » au tout thérapeutique, l'auteur n'hésite pas à s'appuyer sur la poésie, passe de « cape » d'un langage mort à un autre à l'effet désirant, « [...] répété parce qu'il butte avec l'impossible à dire [...] en attente de ravissement de lumière, de cet avènement où la trouvaille d'un dire advient à la place de ce dieu qui se cache. (Dieu(r), qu'il est difficile de dire le rien de ta vraie absence !) » (p. 36).

Ignacio Gárate-Martínez ne se considère pas comme un psychanalyste « auto-généré », bien au contraire. Dans une période où règne « l'auto » qui annule la dette, efface le recours ou l'intervention d'un Autre, le psychanalyste invoque tout au contraire un maître « capable de vous montrer, par son frémissement, le chemin du savoir que vous aimerez caresser. En ce sens il ne suffit pas d'être enseignant pour être un maître, il convient de frémir » (p. 37). La lecture de *guérir ou désirer* veut nous faire entendre que la vie de la psychanalyse est indissociable de « la vie du langage » (Lacan); que psychanalyser, c'est offrir la possibilité d'écouter ou de parler en sauvegardant dans le même temps « la saillie » de l'inconscient. Ce livre est un hommage au travail, au labeur du psychanalyste, à son implication dans la cité mais sauvegardant au premier rang la spécificité de son acte. On a envie de clamer que l'on ne nous prendra pas la « force » de notre travail, ni l'éclair de nos trouvailles, encore moins l'ennui dont nous avons déjà fait notre cinquième élément. « Le désir de l'analyste – la fin de l'analyse lorsqu'elle produit “de l'analyste” – est celui d'un guetteur de clarté, d'un malade de ténèbres qui ne cède pas et qui accepte l'errance, glissant sur les mots, refusant obstinément les significations [...] » (p. 137). Et quand le libéralisme voudrait aseptiser encore et encore, nous aurions fortement inscrit en nous, en lettres vives, la douleur qui avait étreint Freud, la solitude partenaire de Lacan et la ferveur qui anima Dolto.

« Psychanalyser » est à mettre au compte d'un nouveau dictionnaire du travail, du désir tout autant ; c'est ainsi que les œuvres vivent. Et s'il ne nous est pas donné de lire autant de livres que nous souhaiterions voir défiler entre nos mains impatientes – *mort plus véloce si précoce lecture* – la rencontre de certains d'entre eux nous console de cette privation continue. *Guérir ou désirer* est de ceux-là.

¹Intraduisible de l'espagnol, le *duende* témoigne de moments de grâce de l'art flamenco impossibles à dire, aux relents mystiques. I. Gárate-Martínez nous en donne sa définition : « Planté dans le corps comme le fléau d'une balance qui mesure les épanchements, le duende s'équilibre entre joie et jouissance, il ne tranche pas mais s'offre ; il ne compte pas, il agonise [...] c'est un expert en

Che vuoi ? n° 29

vérité de traces et jamais il ne se complaît dans le mensonge ; ce n'est pas le Malin, pourtant il veille » (p. 107).

²Faut-il entendre nos « âmelettes » des temps qui courent ?

³L'auteur dit avoir emprunté le choix de ce terme à son ami Dominique Inarra (note 1, p. 33).

⁴Cf. Jacques Hassoun, *Actualité d'un malaise*, Paris, Erès, 1999.

⁵Poème de Gabriel Celaya (1911-1991), *La poésie est une arme chargée de futur*, repris en titre et traduit par l'auteur, à partir de l'original publié dans *Chants ibères*, 1955 (p. 105).